

« Hypothèses »
Collection dirigée par Jean-Richard Freymann

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Le nœud de l'inconscient

Pierre Jamet

Le nœud de l'inconscient

Nouer la clinique

Préface de Jean-Richard Freymann

Collection « Hypothèses »

The logo for Érès editions, featuring a stylized 'é' with a horizontal line through it, followed by 'rès' and 'éditions' in a small box below the 'é'.

Arcanes

Je remercie tous ceux qui ont participé à l'élaboration de ce livre :
Alda Bartolomeu, ma secrétaire dévouée et efficace ;
Geneviève Kindo, pour tout le travail de mise en forme et de réécriture ;
Sylvie Lévy, pour la relecture et les corrections judicieuses ;
Lionel Sigris, pour les schémas et dessins sur ordinateur.

Conception de la couverture :
Anne Hébert
Illustration :
Nœud borroméen
fait avec trois bandes de Möbius

ISBN : 2-910729-59-1
© Arcanes, Apertura, 2006
16, avenue de la Paix - 67000 Strasbourg

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3554-7
Première édition © Éditions érès, 2006
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Table des matières

PRÉFACE	
<i>Jean-Richard Freymann</i>	9
PARCOURS PERSONNEL	13
1. UN ANALYSTE NE PEUT ÉCRIRE SANS S'INTERROGER SUR CETTE PULSION À L'ÉCRITURE	19
2. VÉRITÉ ET SAVOIR DANS LA CURE ET LA THÉORIE ANALYTIQUES	43
Spécificité du discours analytique	44
L'inconscient a une double origine	53
La vérité dans l'analyse	55
Être de jouissance	58
Les pulsions	60
Être de signifiante (du côté de l'Autre)	63
Transfert	65
L'interprétation	67
3. TOPOLOGIE DES RÊVES	69
Le sommeil	71
Le temps du rêve	72
L'espace du rêve	73
Topologie du rêve	74

La <i>Vorstellung</i>	76
L' <i>Entstellung</i>	76
La <i>Darstellung</i>	77
4. LA JOUIS-SENS DU SURMOI.....	79
Surmoi et culpabilité.....	84
Surmoi et sublimation.....	85
5. TOPOLOGIE DES PSYCHOSES.....	89
Le tore.....	91
Le ruban de Möbius.....	93
Nœuds borroméens.....	96
Les rubans de Möbius peuvent faire des nœuds borroméens.....	98
Spécificité de la topologie des psychoses.....	102
6. PROJECTION ET INTROJECTION : UNE (A) SYMÉTRIE.....	105
La paranoïa.....	106
L'introjection.....	109
Projection et paranoïa.....	113
Objet introjecté et projeté.....	120
7. LE DÉSIR OU LES DÉSIRS.....	129
8. L'ANGOISSE RENVOIE-T-ELLE À DIFFÉRENTES STRUCTURES ?.....	139
9. HYSTÉRIE EN CRISE(S).....	147
Historicité de l'hystérie.....	147
Confrontation aux autres discours.....	153
Voir, Savoir, Pouvoir.....	155
D'une jouissance qui ne peut se dire mais qui s'inscrit.....	158
Formation des symptômes.....	160
10. LA PHOBIE ET SES STRUCTURES.....	163
Angoisse et phobie.....	171
L'éreutophobie.....	175
La claustrophobie.....	176

11. SADISME ET HAINE DANS LA NÉVROSE OBSESSIONNELLE.....	179
Qu'est-ce que le sadisme ?	179
12. LA MACHINE À INFLUENCER	191
Les hallucinations auditives	196
Les hallucinations visuelles.....	197
Les hallucinations du toucher	197
13. L'ÉROTOMANIE	207
14. PSYCHOSES PUERPÉRALES	217
Considérations générales.....	217
Grossesse et désir d'enfant	222
Considérations théoriques	224
15. OBÉSITÉ	227
16. « JE T'AIME, MOI NON PLUS ».....	235
Signes d'amour et transfert	236
Amour, amor (à mort).....	242
Amour et culpabilité	244
17. CRITÈRES DE FIN D'ANALYSE	249
Qu'est-ce que le transfert ?.....	253
Critères	259
18. DÉNOUEMENT	261
BIBLIOGRAPHIE	269
INDEX DES CONCEPTS-CLÉS	273
INDEX DES NOMS PROPRES.....	277

À Marie-Paule Schnebelen, sans elle rien n'aurait été possible.

À tous mes patients qui m'ont enseigné l'écoute et la clinique.

À tous mes amis de la FEDEPSY qui me font baigner dans la psychanalyse.

Préface

Nouer la clinique, quel titre évocateur et pourtant quelle provocation dans le climat anti-psychoanalytique que nous connaissons aujourd'hui ! En effet, la clinique part dans tous les sens et chaque spécialité de la spécialité tente d'arracher le plus gros morceau. Le nœud est coulant, au sens où il s'agit de prendre l'autre comme un gibet au nom d'une vérité univoque, monomane et sans discernement pour l'autre.

Heureusement que le sous-titre, Le nœud de l'inconscient, relâche un peu le nœud de cravate dont on s'était doté, en affinant l'aliénation, mais en restreignant aussi l'approche. Et il fallait le sous-titre puisque toutes les techniques parallèles ou perpendiculaires affichent une clinique, mais de quel tigre en papier s'agit-il ?

On peut se lancer dans un parcours étymologique classique et rappeler que kline vient du lit, de l'alité. Nous pourrions rajouter aujourd'hui que la clinique psychoanalytique est ce qui est issu du divan. Combien de mots, d'images, de fantasmes, de larmes sont issus de ce meuble bien bourgeois qui est devenu dans l'imagerie d'Épinal, le symbole de la cure analytique. Et l'on pourra tenter d'extirper la psychanalyse et ses avatars et il sera impossible d'ôter sa portée à ce symbolisme. Il faut reconnaître que, dans les bandes dessinées, le portrait de l'analyste apparaît bien figé et d'une constipation d'apparence.

La neutralité bienveillante a pris la figure d'un portrait guindé, peu encourageant. Nous avons eu, Pierre Jamet et moi-même, un maître qui a délogé ce portrait robot : Lucien Israël était imprévisible, tour à tour noceur, rigoureux, joueur et corrosif. Pierre en est un des plus beaux fleurons. Malgré son handicap, il sait partager sa joie, ses fêtes et son sérieux. Preuve en est cet ouvrage remis plusieurs

fois sur le métier et qui, dans sa diversité, est un excellent reflet de l'auteur : un oral, forcé par votre serviteur à jouer les scribes. Et j'y tenais, comme une leçon pour les jeunes générations et les plus vieilles aussi : le réel n'est pas une excuse pour suspendre son désir. Et je crois entendre encore Lucien Israël me dire en pleine analyse de contrôle : « Qu'est-ce que la castration symbolique à côté de la castration réelle ? ». Le temps est passé et Pierre Jamet est là à « nouer la clinique ». Continuer à vivre est la première performance d'une clinique du réel.

Alors voici, venant des tréfonds du corps, la clinique psychanalytique, celle qui utilise le transfert comme moyen et non pas comme but, celle où les mots glissent pour en rendre compte. Quel pari ! Comment parler d'une caravane qui sort de la nuit et qui chemine vers une destination inconnue ? Comment plaider pour un destin singulier quand on nous menace d'évaluation, de randomisation, de profil général, de santé pour tous alors que la moitié de la terre... ?

Je promets au lecteur de « Nouer la clinique » une bonne surprise, celle du même type qu'un jeu de chasse au trésor. Je me suis régalé à lire et relire tous ses textes qui dessinent dans leur diversité une résultante que j'aurais du mal à définir. Chaque texte a sa propre cohérence où chaque fois scintille en filigrane une pierre précieuse de la pratique. L'ensemble fait mosaïque si le lecteur participe quelque peu à ce jeu symbolique. Le débutant sera attiré voire aspiré par ces fleurons de la pratique, le praticien moyen trouvera de quoi se perfectionner et le lecteur pointu trouvera un interlocuteur érudit, rigoureux et pionnier. P. Jamet aime la parole, comme il aime la gastronomie et l'œnologie, de plus il adore plaire. D'emblée il nous prévient, il trouve sa place entre Lucien Israël d'un côté et Albert Schweitzer de l'autre, sensible aussi à l'influence de ses amis dont je peux me glorifier d'être.

Mais au-delà de ces anecdotes relationnelles qui se perdront dans le sable de la socialité provinciale, cet ouvrage fera date. Pourquoi ? Parce que Pierre a une formation scientifique et utilise une démarche du cœur de la science. Il part d'une hypothèse ou d'un postulat qui fait évidence pour une génération (ce qui est loin d'être transgénérationnel !) puis il développe théoriquement cette assertion. Montrant par là toute sa culture analytique, mais pas seulement ! Hitchcock est présent ainsi que Marguerite Duras, Kant, Hegel... Puis il va mettre à l'épreuve cette donnée, témoin d'une production métaphorique nouvelle, avec sa propre pratique qu'il va longtemps développer. Et il va aboutir à chaque fois sur une nouveauté théorique. Ce qui va d'ailleurs amener à de nouvelles lignes de fuites et ouvertures.

Pour faire ouverture sur le modèle musical (qu'il apprécie beaucoup), reprenons quelques-unes de ses questions :

- de quelle vérité et de quel savoir peut-il bien s'agir dans la cure analytique ?
- y a-t-il une spécificité de la topologie freudienne et lacanienne qui peut s'appliquer à la topologie des psychoses ?
- les pulsions de destruction dépendent-elles du principe de plaisir ?
- l'angoisse renvoie-t-elle à différentes structures ?
- que faire pour l'hystérique quand sa crise devient insupportable ?
- peut-on affirmer que la grande plainte de l'hystérique serait : « Père, pourquoi m'as-tu abandonnée ? »
- qu'est-ce qui pousse le phobique à être le phallus de sa mère ?
- pourquoi parle-t-on de sadisme dans la névrose obsessionnelle ?
- que nous apprend la « machine à influencer » sur la différenciation des hallucinations ?
- le pervers est-il capable d'amour ?
- quels sont les critères de la fin de l'analyse ? (en sept points !).
- peut-on proposer un nouveau modèle pour rendre compte du nouage et du dénouage d'une cure analytique ?

Il faut savoir que Pierre Jamet répond à toutes ces questions dans ce livre qui constitue un véritable manuel pour le clinicien. Ce qui tranche peut-être le plus avec tous les ouvrages de clinique psychanalytique, c'est que Pierre Jamet ne fait que reprendre – à sa sauce – les apports de Freud, de Lacan, Ferenczi, Tausk, Pinel... Il propose de nouvelles entrées... et sorties.

Plutôt que de me lancer dans une synthèse ou une interprétation de ses apports, ou pire, d'en faire un résumé ou un abstract, je tiens à vous présenter ce bouquet fleuri pour le clinicien ou le futur clinicien. Et nous en ferons tous ensemble un festin.

Jean-Richard Freymann

Parcours personnel

Issu d'une famille alsacienne traditionnelle (ayant pour devise *Kirche, Kinder, Küche*, les trois « k » de la « vertu germanique » d'après Freud) avec toutes les valeurs que cela implique...

Du côté maternel, un grand-père vigneron d'une grande bonté, philosophe de la vie ; le versant paternel étant plutôt un « non-dupe erre », père aventurier et instable qui m'a juste laissé un patronyme, en forme de négation définitive.

Cela m'a peut-être sauvé de la folie ou est-ce fou d'y croire ? Je me retrouvais plutôt le fils œdipien de ma mère et de mon grand-père, ce qui pourrait expliquer mes symptômes obsessionnels et phobiques.

Ce « jamais fou » m'a laissé l'ambivalence entre les spéculations intellectuelles, et le pragmatisme du concret, cette ambivalence qui m'a certainement inhibé dans l'expression écrite, une place de père impossible à prendre parce que toujours en fuite, mais en même temps toujours ouverte à des horizons infinis. L'analyse, qui oscille entre la théorie et la praxis, n'a pas pu résoudre cette ambivalence, je suis resté un praticien, sans fausse modestie, mais cela cache certainement un désir de génie.

Le choix de la médecine est une réminiscence infantile, celle de la figure du docteur Albert Schweitzer, humaniste et musicien, soignant les petits noirs à Lambaréné au Gabon. Du fait de la proximité géographique de ses origines (Kaysersberg en Alsace), il faisait image de père idéalisé, humaniste touche-à-tout, et bien dans l'éthique chrétienne du dévouement et du renoncement, de l'altruisme, du sacrifice, et de l'amour du

prochain, valeurs qui ont baigné mon enfance, rythmée par des offices religieux, dans une famille pieuse, transmettant en priorité cette culture...

Bien que rejetée par la suite, à cause de son côté colonialiste, incarnant un prosélytisme venant d'une culture supposée supérieure, qui amenait la vérité au sauvage, cette influence n'a pas été négligeable.

De plus, l'épreuve d'une classe de mathématiques, qui m'a inspiré cette crainte de me perdre dans un intellectualisme stérile (ce qui m'était interdit, et était idiot en même temps), ou d'aller vers des mathématiques pures, une forme de pensée entièrement close dans son système, bref la peur d'entrer dans un néo-langage qui me couperait de la majorité des humains, peut-être même la peur de la folie, ce qui n'a jamais été conscient, puis quelques déceptions sur mes capacités intellectuelles m'ont donc fait choisir les études de médecine. Études réputées plus faciles, débouchant sur un métier concret qui permet de gagner sa vie, plus proche des choses humaines, sans négliger cette ouverture intellectuelle toujours possible.

Je m'imaginais facilement en médecin de campagne ou en chirurgien, près du pragmatisme qui me rassurait et flattait mon goût des rapports humains et de la convivialité. Loin de moi alors l'idée de la psychiatrie, bien que fréquentant assidûment un ami dont le père était directeur d'un hôpital psychiatrique ; j'y côtoyais des filles et fils du personnel et des psychiatres. Cet hôpital était pour moi un énorme parc de loisirs, où existaient toutes les possibilités de faire du tennis, de la natation, du foot... Plutôt de vivre l'insouciance de la jeunesse.

Le destin allait me rattraper... Après un grave accident de voiture, j'ai terminé mes études médicales en fauteuil, avec un choix de spécialité très limité. La fascination de l'intellectuel me reprit et je me décidai pour la psychiatrie.

C'était à la clinique psychiatrique du CHU de Strasbourg, dirigé alors par le Professeur Th. Kammerer, à qui j'ai écrit quelques mots lors de la prise de sa retraite. Je les reproduis ici :

« Où la règle vient confirmer l'exception. »

« Traiter un sujet général pour m'adresser au Professeur T. Kammerer, serait un peu indécent de ma part, car la croisée de nos chemins, a donné un ton si particulier à la nature de nos relations, imposé d'ailleurs par mon destin qui, après cette rencontre, prendra une autre

tournure... Cela justifie amplement mon souhait de ne pas prendre de sentier détourné pour vous écrire.

Je fais allusion à mon entrée dans la formation psychiatrique, qui, après un effet de surprise, vous a mis face à une situation proche de l'inquiétante étrangeté. Vous n'en avez écarté ni le risque, ni l'angoisse, tout en les soulignant. Votre navigation humoristique dans le dédale des règlements et les labyrinthes ministériels, m'aurait paru délicieuse si l'enjeu n'avait été d'importance pour moi. D'échapper à la fonction leurrante du pouvoir, toujours si dérisoire quand son enjeu reste la preuve de ce pouvoir, vous a laissé la « faculté » de supporter la différence, non pas le « narcissisme » des petites différences, qui conforte et reconforte, mais celle, radicale, qui évite de rencontrer l'autre dans l'exigence d'un reflet de soi-même.

L'aliénation à l'image, en tant que modèle, est si souvent le lot du « patron » et est à l'origine de nombreux étalons qui veulent en prendre la mesure pour être dans la course. Vous en avez délogé le signifiant maître (ou le maître signifiant), le faisant trembler sur ses fondations, arrêtant l'engrenage du tourniquet métonymique, pour le capturer dans le filet de la métaphore, qui n'en montre plus que sa trame, une fois remonté, et nous fait douter des pêches miraculeuses. Ainsi par un juste retour du refoulé (par les psychanalystes), seriez-vous toujours l'analyste, là où on ne l'attend pas, en cet autre lieu où tous les transferts échouent, laissant, pour une fois, l'inconscient dans sa béance, mais pour ceux seulement qui garderont la place vacante ».

C'était en 1967, l'année avant mai 68 qui allait transformer la spécialité, qui se séparait alors de la neurologie.

Ma formation clinique a été assurée par le Professeur L. Singer, comme de coutume à l'époque, qui ironisait sur son rôle de faire l'école maternelle. C'était un homme bon et tolérant, fin clinicien, un peu désenchanté et sceptique vis-à-vis de l'espèce humaine, mais très bon thérapeute, efficace, et plutôt médical. Il se méfiait de toutes les idéologies et de tous les systèmes de pensée, mais avait une profonde culture psychiatrique, un grand sens de l'observation. Il ne croyait pas du tout à une guérison possible à travers la psychanalyse, et considérait tout ce mouvement comme un élan mystique, qui allait s'effondrer comme un soufflé au fromage. Il ne voulait pas en faire un fromage et soignait d'une manière tout à fait classique, avec les neuroleptiques qui avaient changé la vie des services des hôpitaux psychiatriques. Les malades agités se calmaient rapidement, s'arrêtaient de délirer bruyamment, et les anti-

dépresseurs sortaient les mélancoliques de leur torpeur... Lui-même avait vu des mélancoliques mourir d'anorexie et de cachexie, il mettait un grand espoir dans ces nouvelles thérapeutiques qui agissaient, au niveau des neuromédiateurs cérébraux, et voyaient le jour à ce moment-là. Les électrochocs étaient encore pratiqués dans les bouffées délirantes aiguës et dans les mélancolies aiguës, résistant aux psychotropes. J'adhérais au scepticisme du Professeur Singer. J'étais très impressionné par tous ces jeunes malades (la schizophrénie débute fréquemment entre 15 et 25 ans), il arrivait même que certains camarades, brillants étudiants en médecine se retrouvent en pyjama dans le service des psychoses, après une bouffée délirante. Le mystère, l'énigme de la psychose restait pour moi entier, et je ne leur voyais qu'une trajectoire de vie, émaillée d'hospitalisations, de chimiothérapies, de délires, de suicides...

Après trois ans de cette psychiatrie, je me suis retrouvé chez le Professeur Lucien Israël, à la polyclinique, pour les consultations externes. Le Professeur Israël allait être un choc dans ma vie ; j'avais déjà assisté à ses cours de psychologie médicale, qui avaient ébranlé certaines fondations de ma pensée, ne serait-ce que les dessous de ma vocation médicale. C'était un « personnage » à Strasbourg, avec une aura et un charisme exceptionnels, une intelligence vive et agressive qui était autant crainte qu'admiration. Il avait une réputation d'impitoyable, détruisant toutes les idées reçues.

Ma surprise a été totale d'avoir presque instantanément son soutien inconditionnel et, pourquoi ne pas le dire, je suis tombé sous son charme, comme tant d'autres... Il représentait alors la psychanalyse à Strasbourg, il était un disciple de la première heure de Jacques Lacan, et son enseignement avait une originalité et un impact, à l'époque, qu'on peut difficilement imaginer aujourd'hui. De plus, il avait des qualités de présence et d'éloquence époustouflantes, qui drainaient à ses cours tous les étudiants des sciences humaines, débordant largement le cadre de la faculté de médecine... Son langage était révolutionnaire. Il enseignait l'œuvre de Freud qui n'avait pas de secrets pour lui, et celle de Jacques Lacan qui était complètement hermétique et inaccessible à la majorité d'entre nous, et battait en brèche toute la clinique poussiéreuse. J'ai eu la chance, pourrais-je dire, le bonheur d'avoir travaillé dans son service durant trois ans, j'y ai appris les fondements de la psychothérapie, de la psychanalyse ; je faisais des contrôles avec lui, toujours sans notes, il disait

qu'on ne pouvait que travailler avec ce qu'on avait retenu. Je participais à tous ses séminaires, cours..., et bien qu'il prétendait qu'un maître ne pouvait vous amener du neuf que durant trois ans, il lui restait à mon avis encore de la réserve. J'étais également son analysant, j'ai fait mon analyse à raison de trois séances par semaine de 1970 à 1978... Je ne voudrais pas faire une négation, en ne reconnaissant pas que cet enthousiasme pour la personne et l'enseignement du Professeur Israël ne résulte d'un transfert non liquidé à son égard, mais l'impact qu'il a eu sur un bon nombre de ses élèves et de mes collègues, objective beaucoup mes propos.

Je laisserai là mes années de formation pour parler de quelques amis et compagnons, qui en ont fait partie intégrante :

Le Docteur Bernard Hertzog, que j'ai rencontré au début de mes études de médecine. Il est resté l'ami de toujours, lui-même n'a fait médecine que pour se diriger vers la psychanalyse et éprouvait une véritable fascination pour tout ce qui pouvait constituer des défis intellectuels. Admirateur des grands esprits, il a suivi tous les séminaires de Lacan de 1967 à 1977, m'en faisant part comme si j'avais eu la chance d'y être. A travers lui, j'ai eu l'occasion de m'imprégner de cette pensée, et d'être au courant des derniers apports du maître, les quatre discours, les formules de la sexuation, le sinthome, James Joyce, les nœuds borroméens, les mathèmes, les algorithmes, et les préoccupations logiques avec Frege, Wittgenstein, Gödel... Homme de grande intelligence, mais très pudique et modeste, il a gardé sa passion trop secrète.

Le Docteur Jean-Richard Freymann, mon cadet, que j'ai rencontré à la polyclinique du Professeur Israël, et dont j'ai pressenti la dimension inhabituelle qui s'est confirmée depuis lors. D'une intelligence exceptionnelle, travailleur infatigable, dynamique, ambitieux, meneur d'hommes, toutes qualités rares chez les psychanalystes, il a toujours su me bousculer, me tirer du confort dans lequel j'avais tendance à m'installer. J'avais ouvert un cabinet de psychiatre à Colmar en 1973. Le travail intense d'une clientèle nombreuse me narcissisait, me laissant aller aux compensations orales auxquelles sont tellement exposées les professions médicales, pratiquant mes loisirs préférés, la gastronomie et l'œnologie. Mon élan mystique de la psychanalyse s'endormait de temps en temps, et Jean-Richard était toujours là afin de me solliciter pour ses réunions, ses revues, ses congrès, et toutes ses batailles, tout en participant néanmoins aux douceurs des grands festins et des grands vins. Il a su insuffler une

vitalité incomparable à la psychanalyse strasbourgeoise, en créant la FEDEPSY, la faisant nommer OING, auprès du Parlement européen.

Mes années passées à la clinique psychiatrique de Strasbourg m'ont fait rencontré beaucoup de collègues remarquables, d'une intelligence rare et d'une curiosité inextinguible, et qui se sont bien révélés par la suite ; je pense au Professeur Michel Patris toujours élégant et sobre, devenu patron, au Docteur Jean-Marie Jadin, encyclopédiste, très créatif, plein d'humour, auteur de plusieurs ouvrages concernant l'inconscient, et quelques autres...

Je mentionnerai encore le Docteur Marcel Ritter, personnalité presque historique de l'ancienne École freudienne. J'ai participé à son séminaire sur les rêves en 1972 et admiré son côté « *gründlich* », sa grande culture freudienne, son sens du symbolique.

Entre temps, j'ai participé à beaucoup de séminaires, de lectures de textes de Freud et de Lacan, avec de jeunes psychiatres remarquables, de jeunes internes du Docteur Sichel à Colmar, je ne pourrai pas les citer tous, qu'ils m'en excusent.

J'ai également animé, avec un grand plaisir, des groupes Balint, avec des médecins généralistes du département, qui parlaient des difficultés de leur pratique, ceci en compagnie du Docteur Michel Eisele, psychiatre à Mulhouse, fin clinicien et esprit perspicace.

L'actualité, c'est donc la FEDEPSY, créée et présidée par le Docteur J.-R. Freymann. Elle suscite un grand espoir de raviver la tradition alsacienne et européenne de la psychiatrie clinique, surtout celle des langues européennes, allemande et française, et de la psychanalyse, dont Strasbourg était le creuset (Moustapha Safouan, Jean-Pierre Bauer, Jean-Claude Schaezel). Cette tradition ne saurait disparaître dans un éparpillement anonyme et chaotique. Maintenir et faire fructifier les références théoriques de la psychanalyse en Europe, tout en gardant une unité des concepts, de la pratique, est indispensable dans le contexte actuel où fourmillent des sectes et des charlatans.

Trouver l'union sur les concepts théoriques et les développer, l'union sur les valeurs de la praxis et l'union sur les exigences de la formation, telle est la quadrature du cercle à résoudre par les institutions analytiques.

C'est un défi qui se présente à nouveau, et qui doit être relevé.